

La MORT civilisationnelle de l'empire américain est RÉELLE | Drs A. Moeini et C. Mott

Profitez de l'Empire tant qu'il en est encore temps, car les perspectives ne sont pas bonnes. Rejoignez deux analystes américains dans leur quête de compréhension de la trajectoire du déclin. Symposium de l'Université de Kyoto 2026 : « Géopolitique à l'époque des monstres » Présentation 7 : Dr Arta Moeini et Dr Christopher Mott Arta Moeini et Chris Mott examinent le langage de la civilisation dans la politique étrangère américaine et les possibilités d'un ordre international en mutation. Moeini soutient que la rhétorique de Marco Rubio reconditionne la primauté mondiale, tandis que Mott explore des communautés politiques enracinées dans l'histoire à travers la Chine, l'Inde, l'Iran et d'autres exemples. Leur discussion porte sur la géographie, la différence culturelle, l'empire, l'idéologie et la coexistence. Les questions du public mettent à l'épreuve leurs définitions, examinent l'histoire américaine et la militarisation européenne, et demandent si une pensée civilisationnelle peut soutenir la paix sans reproduire des formes familières de domination. Enregistré lors du symposium de Kyoto, le 15 octobre 2026. CHAPITRES 00:00 Arta Moeini : civilisation et puissance américaine 05:43 Les limites de l'ordre libéral 10:40 Soutenez Neutrality Studies 15:43 Chris Mott : les États civilisationnels 24:22 L'Inde, l'histoire et l'identité politique 33:02 Puissance, géographie et coexistence 41:19 Questions du public et discussion 01:00:15 Civilisation, colonialisme et la république américaine INVITÉS Arta Moeini et Christopher Mott — Institute for Peace & Diplomacy <https://peacediplomacy.org/experts/> CONFÉRENCE <https://neutralitystudies.com/events/kyoto-symposium-2026> NEUTRALITY STUDIES Newsletter : <https://pascallottaz.substack.com> Soutien : <https://neutralitystudies.com/donate> Boutique : <https://neutralitystudies.com/shop>

#Arta Moeini

Eh bien, merci. Merci, Pascal, d'avoir organisé cela. Nous sommes très heureux d'être ici. Et c'est comme il le fallait.

#Arta Moeini

D'accord.

#Arta Moeini

Oui, il y a une raison. Je me suis dit : c'est une très bonne carte que je peux utiliser. Non, mais nous sommes très heureux d'être ici. Et l'une des choses dont nous allons parler, c'est des civilisations, et de ce qui se passe avec ce nouveau virage de grande stratégie aux États-Unis. Mais nous allons l'

aborder de deux façons. Je vais essayer de déconstruire quelque chose qui s'est passé la semaine dernière : un discours de Marco Rubio, le secrétaire d'État de l'administration Trump. Ensuite, nous parlerons en quelque sorte des problèmes que posait ce discours, et de ce qu'il représente. Puis je passerai la parole à Chris, pour qu'il explique à quoi pourrait ressembler une véritable théorie civilisationnelle.

Et ensuite, nous répondrons à toutes vos questions. Comme nous avons beaucoup de choses à aborder et seulement vingt minutes, j'ai décidé, tard hier soir, de tout mettre par écrit. Alors, soyez indulgents avec moi. Mais... la semaine dernière seulement, devant le décor monumental et emblématique de l'Acropole d'Athènes, le secrétaire d'État américain Marco Rubio a prononcé un discours présentant le tournant mondial actuel non pas en termes de géopolitique, de *realpolitik*, ni même de défense de la démocratie, de la liberté ou de l'ordre fondé sur des règles, mais comme une lutte existentielle pour sauver la civilisation occidentale. Évoquant les guerres gréco-perses, Rubio a exhorté l'Europe à sortir de son long sommeil, à assumer sans complexe la quête de puissance nationale et à se joindre à Washington dans une grande défense de l'identité occidentale.

Pour l'observateur occasionnel, ou pour ceux que séduit la droite populiste trumpienne et post-libérale, cette rhétorique paraît assez révolutionnaire. Elle se présente comme une rupture décisive avec le paradigme libéral internationaliste et le mondialisme discrédité de ces dernières décennies. Elle prétend abandonner l'universalisme éculé de l'après-guerre froide, au profit d'une identité enracinée, sacrée et historique. Mais, mes amis, ne vous y trompez pas. Si les élites en devenir de la nouvelle droite vous disent qu'elles renoncent à la grande stratégie américaine de primauté mondiale, elles vous mentent, tout simplement. Ce dont nous avons été témoins à Athènes, ce n'était pas la naissance d'une grande stratégie post-mondialiste, ni d'une stratégie fondée sur les intérêts.

C'était un repositionnement tactique, un simple habillage cosmétique de l'empire américain globaliste. Dans la conférence d'aujourd'hui, je veux analyser la nature profondément idéologique et instrumentalisée de ce nouveau civilisationnisme de droite. Et soutenir que, loin de refléter un véritable tournant civilisationnel ou un pluralisme des civilisations, le cadre proposé par Rubio réifie et détourne le concept même de civilisation, ainsi que son potentiel. Il transforme la civilisation en une arme idéologique manichéenne et excluante, conçue pour prolonger l'hégémonie américaine sous une nouvelle bannière identitaire. Alors, pour comprendre le discours de Rubio, nous devons d'abord retracer la crise structurelle de la grande stratégie des États-Unis au cours des huit dernières décennies.

La caractéristique déterminante de l'après-guerre, c'était l'universalisme : la croyance idéologique en la supériorité absolue des idéaux et des valeurs des Lumières occidentales. Soutenu par une concentration aberrante du pouvoir après mille neuf cent quarante-cinq, d'abord dans une structure bipolaire, puis unipolaire, cet universalisme a donné naissance à ce qu'on a appelé l'ordre international libéral. Plus récemment, on l'a de nouveau rebaptisé « l'ordre fondé sur des règles ». Mais, comme l'ont souligné de nombreux chercheurs critiques, moi y compris, cet ordre fondé sur

des règles a toujours été un voile moral, un déguisement destiné à cacher l'hégémonie américaine et sa nature violente. Pendant des générations, l'establishment de la politique étrangère à Washington s'est associé à des projets idéologiques et performatifs pour justifier sa prééminence.

Pour les néoconservateurs comme pour les néolibéraux, le prétexte central, c'était la démocratie libérale. Mais en pratique, ce prétexte a conduit à d'innombrables interventions militaires à l'étranger et à des guerres de changement de régime, ainsi qu'à des projets de reconstruction nationale et à la responsabilité de protéger, au nom d'idéaux humanitaires. Mais le véritable objectif stratégique n'a jamais été simplement cette promotion abstraite des droits de l'homme et de la démocratie, ou quels que soient les grands mots que vous préférez employer aujourd'hui. Il s'agissait de perturber l'équilibre naturel des puissances dans des régions clés de l'Eurasie, et d'entraver l'essor ou la pérennité de puissances régionales autonomes. Mais ce projet a désormais atteint sa limite structurelle, pour deux raisons.

Premièrement, la guerre mondiale contre le terrorisme a révélé le vide absolu du postulat libéral, non seulement au reste du monde, mais aussi au peuple américain. Deuxièmement, le démantèlement de l'unipolarité, accéléré par les boursiers régionaux, les évolutions économiques et les conflits en cours en Europe de l'Est, puis désormais au Moyen-Orient, avec ce fiasco désastreux qu'on appelle la guerre contre l'Iran, a rendu la projection de puissance unipolaire excessivement coûteuse, inefficace et impossible à maintenir. Nous sommes donc réellement arrivés à l'aube d'un monde post-hégémonique, post-américain et post-libéral. Un monde défini, dans les faits, par la multiplicité, la régionalisation, la souveraineté culturelle et le multi-alignement.

Mais face à ces bouleversements structurels tectoniques, qui sont bel et bien empiriques, rien de ce que j'ai dit jusqu'ici n'est normatif. Je ne dis pas que la multipolarité est quelque chose pour laquelle nous devrions militer. Mais face à cela, face à ces changements, comment la Nouvelle Droite post-libérale a-t-elle réagi ? Elle affirme rejeter l'hubris irresponsable des néoconservateurs. Pourtant, au lieu de renoncer à la primauté et de se replier sur une république constitutionnelle ou continentale, en considérant l'Amérique comme une nation continentale, elle a simplement changé la terminologie et rebaptisé l'Amérique elle-même en État civilisationnel.

Ils ont troqué les notions, souples et abstraites, de liberté, de droits humains et de démocratie libérale contre des concepts tout aussi flous et nébuleux, comme la civilisation occidentale ou, mon préféré, l'héritage judéo-chrétien, qui n'existe pas. Remarquez le tour de passe-passe idéologique à l'œuvre ici. Au lieu de présenter les autocraties, ou l'axe du mal, comme des ennemis de la démocratie, on présente désormais l'espace transatlantique comme engagé dans une guerre permanente, existentielle et civilisationnelle contre le tiers-monde et toute une série de barbares supposés, de Téhéran à Pékin. Certains, dans la nouvelle droite, envisagent d'intégrer la Russie à une civilisation chrétienne blanche, fabriquée de toutes pièces. Mais ils sont divisés, et d'autres s'y opposent. Cela dit, l'objectif structurel reste le même.

Quand Marco Rubio se tient à Athènes et parle d'une menace existentielle pour notre civilisation, il ne fait pas référence à un recul de l'empire. Au contraire, il propose une justification rebaptisée de la projection de puissance à l'échelle mondiale. C'est une forme à moitié dissimulée d'identitarisme chrétien blanc, qui sert de nouvelle croisade idéologique mondialiste. Voyez ça comme une nouvelle version, à droite, de la responsabilité de protéger. Une doctrine instrumentalisée, non pas au nom de valeurs laïques ou libérales, mais cette fois pour les minorités chrétiennes menacées au Nigeria, ou pour l'héritage occidental à travers le monde. Et cette carte que j'ai conservée montre à quel point leur paradigme civilisationnel est vaste, en réalité. Et il est totalement détaché de toute compréhension de l'histoire, de la culture et des civilisations à travers l'histoire. Donc...

#Arta Moeini

Ainsi, au lieu de renoncer au droit qu'elle s'est elle-même arrogé d'intervenir, Washington divise arbitrairement le monde, par ce civilisationnisme rhétorique, entre les civilisés qu'il faudrait défendre et l'Autre du tiers-monde auquel il faudrait s'opposer. Il perpétue une pensée en blocs, l'endiguement et le conflit manichéen, sous une toute nouvelle bannière identitaire, qui peut aussi s'appliquer sur le plan intérieur. À mes yeux, la faille intellectuelle fondamentale, et le principal danger du civilisationnisme de la Nouvelle Droite, réside dans sa manière de concevoir la civilisation elle-même. Historiquement, empiriquement et analytiquement, la véritable essence de la civilisation, en tant que catégorie géoculturelle, c'est la pluralité, c'est la différence, sa profondeur historique, ainsi que l'expérience et l'existence collectives incarnées.

#Arta Moeini

Les civilisations et les paradigmes civilisationnels devraient intégrer en eux-mêmes la coexistence pacifique. Ce sont aussi des écosystèmes organiques, ancrés dans des régions, dynamiques, qui organisent la vie sociale humaine. Ils sont, par nature, pluralistes. À l'inverse, la nouvelle droite opère une réduction violente. Elle pratique un tour de passe-passe. D'abord, elle réifie. Elle prend la civilisation, la dépouille de son histoire géoculturelle complexe, évolutive et ouverte, puis la transforme en un monolithe statique, essentialiste et réifié. Ensuite, elle l'universalise. Elle transforme un héritage régional particulier qu'elle fabrique, dans ce cas précis, en un grand universalisme abstrait.

Il affirme ensuite que notre civilisation représente l'apogée de l'histoire humaine et que, pour survivre, elle doit imposer son hégémonie, en instrumentalisant cette civilisation afin de poursuivre les objectifs précédents. Et enfin, il opère une subversion en réduisant la Civilisation, avec un grand C, à une arme politique au service de la projection de puissance de l'État. Il subvertit ce qui fait toute la valeur de l'étude des civilisations : la reconnaissance de la coexistence, du respect mutuel et des différences réelles. Le discours de Rubio est donc fondamentalement fallacieux, précisément parce qu'il déforme la réalité empirique de l'ère post-unipolaire.

Le désir qui traverse aujourd'hui le monde non atlantique et l'Eurasie n'est pas de rejoindre une guerre civilisationnelle menée par les États-Unis, ni de retomber dans une logique de blocs. C'est un désir de reconnaissance culturelle, d'autonomie stratégique et de souveraineté régionale. Mais lorsque la Nouvelle Droite réduit la civilisation à un raccourci pour son affrontement idéologique permanent, à somme nulle, elle ne trahit pas seulement la véritable promesse de la civilisation. Elle enferme aussi l'humanité dans une prophétie autoréalisatrice de conflit catastrophique. Pour conclure, lorsque nous écoutons des discours comme celui prononcé à l'Acropole la semaine dernière, nous devons regarder au-delà des allusions et des références romantiques à l'Antiquité grecque, à l'Empire romain et à une sorte de fondation mythique.

Le civilisationnisme de Marco Rubio n'est pas une défense de la culture. C'est une instrumentalisation de la culture, tout comme les multiculturalistes l'ont eux aussi subvertie. C'est une tentative de reformuler l'hégémonie mondiale des États-Unis dans des catégories acceptables pour l'identitarisme populiste post-libéral. Cela détourne la véritable nature de la civilisation, qui repose sur l'hétérogénéité, le pluralisme, les nuances régionales et l'histoire, afin d'en faire une nouvelle arme au service de la primauté mondiale. Mais dans une sorte de monde multiple, comme ils l'ont appelé, la paix ne s'obtient pas en imposant une norme civilisationnelle unique depuis Washington ou Bruxelles. Elle ne s'obtient pas non plus en divisant la planète entre l'Occident et le reste du monde.

Elle se construit en reconstituant un concert des puissances mondial et durable, un *modus vivendi* dynamique fondé sur la retenue mutuelle, l'équilibre régional et le respect de la souveraineté culturelle. Notre tâche, en tant que chercheurs, analystes et citoyens, est de rejeter ce faux choc des civilisations et de révéler le civilisationnisme de la Nouvelle Droite pour ce qu'il est : une dangereuse entreprise réactionnaire visant à préserver un empire en voie de désagrégation. Ce n'est qu'en adoptant un véritable réalisme culturel, qui respecte le monde multiple tel qu'il est réellement, que nous pourrons jeter les bases théoriques et pratiques d'un ordre international stable, pacifique et post-hégémonique. Merci.

#Arta Moeini

D'accord. Ensuite. Parfait.

#Chris Mott

Vous avez donc entendu ce qu'un État civilisationnel, un État civilisationnel ambitieux, n'est pas. Mais il est aussi intéressant de se demander ce qu'ils sont. En partant d'une véritable définition, qui ne repose pas sur le choc des civilisations en tant que tel, mais sur une compréhension de l'histoire et de réalités enracinées de manière organique, qui se développent naturellement à travers le monde. Et je pense que, dans le sillage d'Arda, en commençant par un fait peut-être plus récent pour

accrocher l'attention, si l'on considère le discours de Marco Rubio comme une forme de dénaturation du terme « État civilisationnel », alors nous devrions nous pencher sur un exemple venant d'un pays qu'il n'apprécie pas beaucoup, afin d'en voir l'inverse.

Donc, en Iran, après le début des assauts conjoints des États-Unis et d'Israël — car il y avait bien sûr déjà eu plusieurs attaques au cours de l'année précédente —, sans reprendre la moindre rhétorique de Rubio, on a vu un changement de ton très immédiat. En ligne, mais aussi sur les affiches dans l'espace public, à Téhéran et à Ispahan. Tout à coup, la République islamique, qui pendant des décennies avait plutôt tendance à écarter, mépriser ou ignorer son histoire préislamique, et qui se voyait davantage comme un État guidé par une mission, s'est mise à parler le langage de l'Empire sassanide. Elle s'est mise à évoquer la capture de l'empereur Valérien par les troupes iraniennes.

On y voyait ces images de vieux bas-reliefs célèbres au Moyen-Orient, qui représentaient ces triomphes, les triomphes de la Parthie. C'est l'exemple d'un État devenu une théocratie révolutionnaire moderne et qui, de ce fait, avait en quelque sorte enfoui cet élément civilisationnel. Ou, du moins, s'en était dissocié dans une certaine mesure, avant de redécouvrir sa véritable nature, sa nature historique profonde. Et la nature de l'État civilisationnel, qui dépasse en fin de compte toute forme particulière de gouvernement ou toute période précise de l'histoire, c'est une expérience collective qui englobe une succession de gouvernements. Et pas seulement des gouvernements pris isolément, attention. C'est une multitude de petits éléments qui appartiennent à un même ensemble culturel. Ils peuvent même être ennemis les uns des autres.

Gardez à l'esprit les cités-États grecques, d'accord ? Pendant la majeure partie de l'histoire de la Grèce antique, il s'agissait de cités-États ou de tout petits royaumes. Ils ne s'entendaient pas. Ils se sont souvent battus les uns contre les autres jusqu'à la mort. C'est d'ailleurs de là que viennent, de façon bien connue, beaucoup de nos textes fondamentaux sur la théorie des relations internationales, notamment Thucydide. Pourtant, ils se voyaient comme faisant partie d'une civilisation commune. Leur civilisation est donc antérieure à l'État civilisationnel. Mais parfois, un État émerge et, pour ainsi dire, « nettoie son champ ». J'emploie ici le même terme qu'en astronomie. Lorsqu'on veut distinguer une planète d'une planète naine, comme Pluton, on dit que la différence est que la planète principale nettoie son orbite.

Il n'est plus... il ne partage plus son orbite avec qui que ce soit. Ses lunes gravitent clairement autour de lui. Il n'a pas tous ces débris sur son chemin. Il domine sa propre sphère. Et c'est ce qui se produit lorsqu'un État, au sein d'un ensemble civilisationnel, finit par en prendre le contrôle sur une vaste partie. En général, cela se produit dans un sens géographique. Et c'est ce que j'appellerais le fondement matériel de l'État civilisationnel. Ce n'est pas simplement une idée. Ce n'est pas une abstraction. C'est le moment où la bonne combinaison de forces permet à une puissance de dominer une vallée fluviale, un territoire entre des montagnes, ou autre chose du même genre. C'est un phénomène de frontières naturelles. Cela crée un certain degré de stabilité.

Et c'est essentiel. L'État civilisationnel n'est pas un État-nation, ni une tribu — laquelle est, bien sûr, la forme originelle de l'État-nation. Un État civilisationnel, c'est une combinaison de peuples différents qui vivent au même endroit depuis très longtemps et qui interagissent entre eux. C'est l'interaction entre ces différents peuples qui crée l'élément civilisationnel. Donc, il ne s'agit pas d'une seule secte, ni d'un seul groupe ethnique, ni d'une question de race. C'est une question d'espace. Et, dans certains espaces, la géographie et les circonstances historiques permettent parfois l'émergence de quelque chose qui rassemble tous ces éléments et les forge en une entité politiquement unifiée. Et si l'on veut remonter très loin, un excellent exemple est, bien sûr, la dynastie Qin, en Chine.

La civilisation chinoise est antérieure à une Chine unifiée, bureaucratique et légaliste. Donc, quand on pense à la Chine prémoderne, on pense à une certaine réalité. On pense à une certaine succession de dynasties. Mais l'ensemble culturel qui se trouvait derrière était déjà vieux de plusieurs milliers d'années. Il existait déjà une succession de royaumes plus ou moins féodaux. Ils n'étaient pas toujours alliés. Parfois, ils se faisaient la guerre — durant la période des Royaumes combattants, notamment, la plus célèbre. Et c'est l'État de Qin, en particulier — et gardez ceci en tête pour la suite —, une sorte de région frontalière parmi les Royaumes combattants, l'État le plus occidental, celui qui avait le plus de contacts avec des cultures non Han, comme on les appellerait aujourd'hui, qui est devenu le plus puissant, avec l'armée la plus forte, la meilleure logistique et la bureaucratie la plus efficace.

Et c'est cet État qui allait finalement conquérir les autres, fonder la dynastie Qin et unifier les fleuves Yangtsé et Jaune en un vaste ensemble, qui allait ensuite donner naissance à une succession d'États. Or, parfois, la Chine se fragmentait. Nous le savons tous. En réalité, la multipolarité est bien plus normale dans l'histoire chinoise que beaucoup ne le pensent. Mais après l'unification par les Qin, on a vu, à de nombreuses reprises, le retour d'un État civilisationnel unifié. Parfois, cela prenait du temps. Parfois, cela allait très vite. La dynastie Qin elle-même n'a duré qu'un peu plus de dix ans après l'unification, avant de s'effondrer. Mais son exemple était si puissant, et ses réformes juridiques si respectées, que lorsque la dynastie Han est venue la remplacer, la transition a été très rapide.

Puis, bien sûr, la dynastie Han a tempéré les excès juridiques et militaristes des Qin. Elle a créé une synthèse plus équilibrée, qui lui a permis de durer pendant des siècles. C'est pourquoi, dans l'histoire chinoise, on y fait souvent référence comme à la dynastie la plus fondatrice. Même si elle n'a évidemment pas mis fin aux périodes de division dans l'histoire chinoise, elle a montré que ces périodes de division ne mettaient pas fin à la civilisation. Et c'est essentiel. Tout cela s'inscrit dans un cadre géographique défini. Ici, vous pouvez regarder les cartes et constater qu'elles ne sont pas toujours identiques. Mais ces dynasties ont une zone centrale similaire. Et, au fil du temps, elles se sont étendues — ce qui est important. Elles ne sont jamais restées statiques.

Quand je parle de géographie, je ne parle pas d'une géographie figée. Elle est en perpétuel mouvement, en perpétuelle évolution. Mais elle repose sur une base fondamentale. Et la vitesse à laquelle les choses se développent, ou ne se développent pas, est souvent déterminée par la

difficulté du terrain et par les différences entre les populations qui y vivent. Maintenant, allons un peu vers le sud-ouest, tout en restant assez loin dans le passé, si vous me le permettez. J'aime beaucoup l'histoire pré-moderne. En Asie du Sud, donc, pendant très, très... encore une fois, très, très longtemps, en Inde, il existait déjà une civilisation. Il y avait déjà une culture, bien avant l'existence d'un État civilisationnel. Puis vient l'essor de l'Empire maurya.

Et l'Empire maurya, en particulier, devrait intéresser les spécialistes des relations internationales, parce que son fondateur, Chandragupta Maurya, avait un conseiller vraiment, vraiment influent, nommé Kautilya. Parfois, je crois qu'on l'appelle Chanakya. Certains disent ça. Et Kautilya a sans doute été le premier théoricien des relations internationales à parler de quelque chose que nous reconnaitrions comme une forme de réalisme offensif. Il voyait très clairement le monde dans l'espace. Et c'est pour cela que je pense qu'il est important de comprendre qu'il faisait partie de ce nouvel État civilisationnel. Il replaçait tout dans le contexte des relations spatiales. Il comparait les choses à un mandala. C'est donc une représentation figurative des cieux et de leur fonctionnement.

Et il disait que chaque État est, en fait, un État-mandala. Il est au centre de son propre monde. Il est entouré de choses différentes. Et, en ce sens, il était très égalitaire, parce qu'il reconnaissait à chaque autre État ce même sens de l'intérêt. Tous étaient, d'une certaine façon, des acteurs guidés par leur propre intérêt. Et sa conception de l'espace — gardez à l'esprit qu'il défend un gouvernement expansionniste —, c'est qu'on est toujours ami avec quelqu'un d'un peu plus éloigné, parce qu'on partage une hostilité envers les peuples qui se trouvent entre vous. Donc, vos voisins proches sont vos ennemis. Vos voisins lointains sont vos amis. Mais cela paraît assez simple.

Mais il y a une réserve intéressante, dont les gens qui parlent de Kautilya ne font pas souvent mention. Sa conception des relations spatiales ne s'arrêtait pas là. Il avait aussi une idée intéressante au sujet des populations qui n'appartenaient pas à la communauté majoritaire. À mesure que l'État grandissait, disait-il, il pouvait se déstabiliser s'il s'étendait trop, trop vite. Ce serait une libération si vous annexiez des populations qui vous ressemblent et qui apprécient votre présence. Mais ce ne serait pas une libération si vous preniez le contrôle de populations qui ne vous apprécient pas beaucoup. Alors, il disait : bon, d'accord, peut-être que vous êtes aux commandes. Vous avez ces populations sous votre autorité, et elles ne vous aiment pas. Pourquoi ne pas envisager d'en faire des États tampons ?

Il n'a pas employé ce terme, bien sûr, mais c'est l'idée générale. Pourquoi ne pas les utiliser pour renforcer votre frontière, éviter des affrontements frontaliers dans des endroits où vous n'en voulez pas, en créant des régions autonomes ? Ou même des régions qui, pour reprendre un terme moderne, seraient neutres entre vous et l'autre, afin de stabiliser vos frontières, afin d'ancrer la stabilité géographique que vous recherchez ? Donc, pour moi, c'est un bon exemple pour voir où l'État civilisationnel a, en quelque sorte, commencé à devenir un sujet dont les gens parlaient, enraciné dans l'histoire, même si, évidemment, ils ne l'appelaient peut-être pas ainsi à l'époque. Et c'

est quelque chose d'enraciné de manière organique dans un territoire précis. Par conséquent, chacun est différent des autres. Ils dépendent fortement du contexte. Ils sont multiethniques, mais ils ne sont pas universels.

Elles ne prétendent pas parler au nom de toute l'humanité. Elles parlent au nom d'un ordre régional précis. Avançons maintenant dans le temps, sans arriver tout à fait à l'époque moderne, jusqu'à mon penseur politique préféré : Ibn Khaldoun, originaire de l'Afrique du Nord du quatorzième siècle. Et je pense que l'ajouter à cette représentation enrichit encore davantage notre conception de la civilisation. Car, lorsque les gens entendent ce terme, en particulier ceux qui l'emploient dans une logique de choc des civilisations, ils parlent souvent de civilisation contre barbarie. Et ils disent souvent que c'est binaire : d'un côté, les bons, les cultivés ; de l'autre, les gens horribles qui vont tout saccager. Or, l'idée d'Ibn Khaldoun, c'était en réalité qu'il s'agit d'une relation mutuelle.

Et même si cette relation est souvent marquée par l'hostilité et les conflits, elle est, au bout du compte, bénéfique pour les deux parties. Pour les peuples nomades des frontières, les étrangers, peu importe le nom qu'on leur donne — certains les qualifieraient peut-être de monstres — il est bénéfique d'être en relation avec ces civilisations. Et pas seulement parce que — il parlait des Berbères d'Afrique du Nord et des peuples turco-mongols d'Eurasie — il les considérait comme puissants sur le plan militaire, et ils l'étaient. Ils devenaient donc souvent l'élite dirigeante. Ils prenaient le contrôle de ces populations d'agriculteurs, de ces villes sédentaires. Et pour lui, oui, à court terme, c'était destructeur. Mais à long terme, c'était bénéfique, parce que cela éliminait l'ancienne élite décadente. Il comprenait que l'entropie est permanente, n'est-ce pas ? Tout commence à décliner dès lors que cela a été fondé. Il a grandi en Afrique du Nord. Il était entouré des ruines de Carthage et de toutes ces civilisations qui l'avaient précédée.

Et donc, il raisonnait de façon cyclique. Il disait : eh bien, peut-être que ces civilisations peuvent durer bien plus longtemps si une nouvelle élite dirigeante, venue de l'extérieur et ayant une perspective un peu différente, arrive et bouscule les choses. Vous savez, au début, c'est terrible quand ils arrivent. C'est la guerre. Mais cela peut, en quelque sorte, redonner un souffle à cet endroit. Et eux ont désormais un lien avec cette terre et avec cette région centrale. De même, les populations civilisées peuvent bénéficier, pendant un temps, d'une armée un peu plus efficace. Elles peuvent évidemment exercer une influence disproportionnée, parce qu'elles ont davantage de chances de savoir lire et écrire. Elles peuvent repenser les choses et repartir sur de nouvelles bases, sans avoir à réinventer la roue. Le changement est continu, mais il peut être progressif, plutôt qu'une succession ininterrompue de ruptures énormes et brutales. Cette vision du monde a d'ailleurs été reprise plus tard, à mesure que l'on se rapproche de notre époque actuelle.

À la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, un universitaire américain nommé Brooks Adams, dans ses travaux sur l'histoire, est arrivé à des conclusions très similaires. Même si je ne pense pas qu'il connaissait Ibn Khaldoun. Il y est parvenu d'une manière différente, très victorienne. Mais lui-même regrettait la disparition des barbares nomades et des frontières. Il se demandait : d'où viendra notre force de régénération ? Maintenant, nous allons simplement rester là, et nous

allons être dans l'entropie pour toujours. Cela l'inquiétait profondément. Il voyait là, peut-être, la fin de la civilisation. Parce qu'à partir de là, nous n'irions plus nulle part. Nous resterions là à nous décomposer, sans le défi nécessaire d'un véritable adversaire venu de l'extérieur.

Et donc, il craignait que la civilisation ne devienne statique si elle n'entretenait pas de relations avec d'autres cultures, en particulier dans son étranger proche. Cela nous amène à la question suivante : pourquoi est-ce important aujourd'hui, maintenant ? Je dirais que, dans cette discussion sur la multipolarité, nous savons qu'une part disproportionnée des acteurs puissants dans le monde ne sont pas des États-nations, ni ce que nous aurions autrefois appelé des tribus. Nous savons qu'il s'agit de puissances régionales, généralement multiethniques, et pas particulièrement liées à une idéologie unique. Elles sont plutôt liées au maintien des relations spatiales entre les différents peuples qui les composent. La Chine est évidemment le grand exemple, parce qu'elle constitue un projet étatique ininterrompu depuis des milliers d'années.

L'Inde, même si l'État moderne est très récent, puise évidemment dans cette tradition. Elle revient à cette tradition selon laquelle la civilisation est perpétuelle. Donc, si elle a disparu ou s'est disloquée, elle peut renaître dans le même espace. Ensuite, il y a l'Iran qui, comme je l'ai dit, a vécu pendant un temps dans une sorte de déni quant au fait d'être un État civilisationnel. Mais aujourd'hui, clairement, même si ce n'est pas officiel, il semble assumer cette identité. Il y a aussi un candidat potentiel : la Russie. Personnellement, je ne suis pas certain de savoir comment la classer. Je pense que la Russie présente beaucoup de caractéristiques d'un État-nation trop vaste, mais elle a aussi beaucoup de caractéristiques d'un État civilisationnel.

Je pense qu'ils doivent le comprendre par eux-mêmes parce que, comme vous le voyez, une grande partie de la rhétorique nationaliste russe est très, très confuse et contradictoire. Mais ils ont certainement tous les éléments pour en devenir un, à terme. Et je dirais même qu'il est possible que les États-Unis deviennent, un jour, un État civilisationnel. Rien n'oblige ces États à être anciens. Après tout, toutes ces réalités ne sont pas nées à l'âge du bronze. Certaines des civilisations dont nous parlons, surtout la Russie, sont apparues bien plus tard. Alors, tant que cela ne conduit pas à une balkanisation ou à quelque chose de ce genre, pourquoi les États-Unis ne pourraient-ils pas devenir un jour un État civilisationnel ? Un État très jeune.

Mais il en présente beaucoup des caractéristiques. Toute sa réussite repose sur une géographie bien précise. Même aujourd'hui, sous sa forme mondialisée et hypertrophiée, il repose sur la sécurité et la capacité de défense de son territoire, ainsi que sur l'immense richesse de ses ressources. Et c'est vraiment cette combinaison de ces deux éléments qui en a fait une formidable puissance. Ce sont le genre de facteurs qui mènent à un État civilisationnel. Donc, même si les États-Unis connaissaient un effondrement catastrophique de l'État, rien ne garantit que cela les anéantirait pour toujours. Il pourrait y avoir une période de division, une période d'États en guerre, si vous voulez, puis une reformation. Ce serait un peu différent, mais cela relèverait clairement du même héritage.

C'est purement hypothétique, mais je dis simplement que toutes les grandes puissances, tous les pays — la plupart des pays dont on parle très sérieusement aujourd'hui — ont tous ce rapport-là. Qu'ils soient un peu des États-civilisations, comme peut-être l'Amérique, quelque part entre les deux comme la Russie, ou complètement dans cette logique, comme la Chine. Mais ils ont tous ce rapport qui va au-delà du simple nationalisme. Et en même temps — et c'est très important — c'est un espace intermédiaire, un espace liminal, si l'on peut dire. Ils ne sont absolument pas universels, à l'exception, bien sûr, des États-Unis en déclin, qui déclinent précisément parce que, au lieu d'être ancrés dans un lieu particulier et d'avoir une conception particulière de leurs intérêts, ils ont décidé de gouverner le monde.

Et cela l'a, bien sûr, complètement privé de la stabilité qu'offre une région centrale. Et cela a aussi, je dirais, fragilisé sa politique intérieure, en retirant tout de son contexte et en ne laissant à la place qu'un complexe militaro-industriel. Évidemment, cela a été fait pour des raisons financières. Évidemment, cela a été fait pour qu'une élite déjà en place puisse gagner davantage d'argent. Ce n'est pas une grande entreprise civilisationnelle en soi. Mais ce que cela produit, c'est une érosion de la solidarité sociale à l'intérieur du pays. Et cela mène à ces conflits à déclenchement automatique à l'étranger.

Les entreprises de défense s'enrichissent, mais la nature profonde de cette proto-civilisation, si vous voulez, est étouffée par tout cela. Parce que ce type d'organisation, même s'il peut être davantage, disons, multiculturel — pour employer un terme un peu maladroit — qu'un État-nation, reste malgré tout quelque chose de particulier. Et les États-Unis, en essayant de devenir une entité universelle, ont complètement endommagé ce processus. Un peu comme l'Union soviétique, peut-être, qui s'était trop étendue et qui avait ses propres problèmes en tant que puissance, au moins sur le plan rhétorique, universelle. Donc, ce que je voudrais inviter les gens à considérer, c'est le thème du monstre. Le monstre. Et je sais que c'est une référence à Gramsci, et je connais la citation dont c'est tiré.

Je ne l'ignore pas. Mais, pour moi, le thème du monstre, c'est l'autre, l'étranger. Votre premier réflexe, c'est d'en avoir peur. Mais l'État civilisationnel et son histoire montrent que l'autre, l'étranger, n'est pas forcément quelque chose dont il faut avoir peur. Cela peut être utile. C'est quelque chose avec quoi on peut avoir une relation contractuelle. Ici, à Kyoto, vous pouvez descendre à Ponto-chô et voir la statue du tanuki. On l'appelle un yōkai. C'est une créature qui n'est pas humaine, mais qui vit dans le monde des humains. Et le tanuki est perçu comme une sorte de... on pourrait se dire : « Oh, ça doit être un nuisible », n'est-ce pas ? Il est inspiré d'un animal qui mange les déchets et qui a été anthropomorphisé dans la mythologie.

Mais on pourrait aussi dire : regardez leurs statues. Ils y sont représentés heureux. Ils font la fête. On les trouve souvent dans des zones économiquement prospères, parce que c'est un signe : cette zone est assez prospère pour attirer des tanukis qui viennent manger les déchets, n'est-ce pas ? Il y a là une relation mutuelle. Et je dirais que l'État civilisationnel, s'il est employé de manière

constructive et correcte, s'il renonce à toute activité missionnaire visant à convertir le monde et apprend à vivre et laisser vivre avec les autres cultures — ce qu'il devrait faire en tant que puissance particulière — apprendra à vivre avec les monstres, et peut-être même à tirer profit de leur existence. Merci.

#Pascal

Merci beaucoup, Chris. Maintenant, je suis contente d'avoir rendu le monstre mignon. Oui. D'accord. La puissance du monstre, donc pas comme quelque chose de mauvais, mais comme quelque chose d'utile. J'aime bien cette idée. Nous allons donc ouvrir la discussion et faire le tour, dans ce sens.

#Dennis Riches

Oui, j'aime vraiment les idées que tu as avancées, Chris, sur le fait que les États-Unis doivent envisager de devenir autre chose. Et je pense que, si on les compare à la France, où la Révolution française et la Révolution américaine ont eu lieu plus ou moins à la même époque, la France, comme l'a mentionné Eureka, en est aujourd'hui à sa cinquième République. Peut-être bientôt à la sixième. Mais aux États-Unis, la Constitution est sacrée, et ils n'arrivent tout simplement pas à imaginer la modifier. Ils font des amendements, mais je pense qu'ils doivent commencer à concevoir l'idée d'une deuxième République, complètement nouvelle. Voilà mon commentaire. Si tu veux réagir à mes commentaires...

#Chris Mott

Je veux dire, peut-être. Mais je pense qu'en ce moment, notre cohésion sociale est si faible que la Constitution est peut-être la seule chose qui empêche qu'il se produise quelque chose de pire. Mais à long terme, oui, je suis d'accord. Il faut examiner plus sérieusement une réforme systémique.

#Alexander Mercouris

Et Alexis ?

#Alexander Mercouris

Tout d'abord, merci d'avoir parlé de ce discours de Rubio, que j'ai trouvé extrêmement sinistre et profondément inquiétant, dans son ensemble. Tous ces discours sur la civilisation occidentale, sur la nécessité de la protéger, visent-ils à maximiser la puissance pour pouvoir affronter la Chine ? Parce que je me demande parfois si, dans une large mesure, c'est vraiment de cela qu'il s'agit. Et si c'est le cas, cette idée gagne aussi du terrain en Europe. Il y a peu, un article très troublant a paru dans The Spectator, je crois qu'il était écrit par le rédacteur en chef de Die Welt. C'était un auteur allemand qui disait : « L'Occident doit gagner », et il le définissait très, très largement.

Oui, l'Occident contre le reste du monde : la Chine, la Russie et, de la manière la plus agressive, le monde islamique. Et je dois dire que beaucoup de choses écrites sur le monde islamique et sur l'islam m'ont horrifié. À mon sens, c'était tout simplement raciste, de la façon la plus abjecte et la plus horrible qui soit. Ce qui m'a encore plus choqué, c'est que, dans les commentaires sous cet article, il y en avait un après l'autre, après l'autre, pour dire à quel point c'était un article formidable, remarquable. Mais, pour revenir à ce que je disais : est-ce vraiment de cela qu'il s'agit ? Parce que, si c'est le cas, c'est profondément inquiétant. Il est évident que nous ne sommes pas face à une politique de paix. Nous sommes face à une politique de conflit et d'agression contre les pays non occidentaux, et plus particulièrement contre la Chine.

#Arta Moeini

Merci. C'est exactement ce que je voulais dire dans mon intervention, vous voyez ? D'une certaine manière, la Chine est érigée en nouvel ennemi permanent de l'Amérique. Et c'est sans doute le seul point sur lequel les démocrates et les républicains sont plus ou moins d'accord : il faut défier la Chine et lui faire concurrence. David en a parlé, et j'ai moi aussi écrit sur la nécessité, pour cette classe, d'avoir un ennemi permanent. Mais dans ce cas-ci, encore une fois, il y a des gens au ministère de la Défense qui veulent mener avec la Chine une concurrence assez classique, dans une logique de réalisme offensif. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le paradigme civilisationnel est précisément conçu, ou modifié, ou détourné, pour séduire les pires éléments du mouvement populiste.

C'est censé, à la fois, répondre sur le plan intérieur aux inquiétudes liées à l'immigration, tout en y associant cette posture du « nous contre le reste du monde ». Donc, vous avez tout à fait raison : c'est bien la raison. C'est pour ça que je n'aime pas le terme « Sud global ». Je n'aime aucun terme dualiste, manichéen, pour cette raison-là. Parce qu'il tend à réduire et à uniformiser des expériences, des régions et des cultures très diverses, en les ramenant à l'un ou l'autre camp. Et c'est toujours une réponse, ou une réaction, à une sorte d'idéal occidental. Or, cette construction occidentale est elle-même politique. Elle est utilisée à des fins politiques, et elle le sera de plus en plus de manière stratégique, en dehors de l'Amérique, mais aussi à l'intérieur du pays, autour de l'immigration et de cette idée que l'Amérique représenterait la grande croisade pour une civilisation blanche et chrétienne.

Et je pense que c'est pour ça qu'ils aiment tant parler de l'islam, parce que c'est une autre religion universaliste. Donc, quand je dis qu'il faut s'éloigner, en quelque sorte, des cadres huntingtoniens sur la civilisation, l'une des raisons, c'est qu'il utilisait en quelque sorte le paradigme civilisationnel uniquement à travers la religion. Mais il n'y a pas... Je dirais que, de la même manière qu'il est absurde de parler d'une civilisation judéo-chrétienne, allant, vous savez, d'Israël et du monde gréco-romain jusqu'à l'Amérique, il est tout aussi absurde de parler d'une similitude entre l'Indonésie et les peuples d'Afrique du Nord. La religion n'est donc jamais un bon indicateur de civilisation. Et nous devons nous éloigner de ça. Nous devons, d'une certaine manière, adopter un cadre post-religieux pour comprendre les civilisations telles qu'elles sont.

#Chris Mott

Juste un bref ajout à ce que vous disiez. Je veux aussi souligner cet aspect particulièrement étrange : on présente la Chine comme une sorte de menace qui écrase le monde, alors que, premièrement, le pays n'a envahi personne depuis mille neuf cent soixante-dix-neuf ; et que, deuxièmement, l'Amérique a eu de la chance, d'une certaine manière, en dehors de sa géographie. C'est que la plupart de ses ennemis ont été vraiment, vraiment stupides. Ici, ce n'est pas le cas. Si l'Amérique veut faire de la Chine son ennemie, alors elle choisit enfin une rivalité avec quelqu'un qui est taillé pour l'humilier et la surpasser, d'une manière dont nos adversaires précédents n'auraient jamais été capables, parce qu'ils étaient généralement moins compétents.

#Alexander Mercouris

Donc, ça maintenant, et puis, prêts, action.

#Nel Bonilla

D'accord. Merci pour vos deux interventions. Je les ai beaucoup appréciées, notamment le thème de la civilisation. Je voulais faire un commentaire, parce que je travaille moi aussi un peu sur ce sujet. Et même ce dont j'ai parlé hier a un certain lien avec cela. Ce que je voudrais souligner, c'est que, par exemple, dans le cas du discours de Marco Rubio, je suis tout à fait d'accord : il s'agit de cette projection de puissance à l'échelle mondiale, de la tentative de préserver l'hégémonie des États-Unis. Mais j'ajouterais que cela tient précisément au contexte dans lequel il s'exprimait. C'était en Grèce. Et, il y a quelques mois, il a aussi prononcé un discours similaire à Munich, en Allemagne. Je soupçonne donc que l'objectif est de créer, plus précisément, ce que j'ai appelé hier un consentement partiel. Autrement dit, chercher les groupes les plus radicaux, pour ainsi dire, qui pourraient assimiler ce récit.

Et les groupes les plus radicaux. Pourquoi ? Parce que ce seraient eux qui pourraient faire avancer la militarisation et qui seraient réellement prêts à, eh bien, faire la guerre, et ce genre de choses. C'est donc un point que je trouvais intéressant de souligner. Et puis, pourquoi en Europe ? Pourquoi parle-t-il de cela en Europe ? Parce qu'en ce moment, comme Ulrike Guérot l'a très justement souligné, il reste en Europe des vestiges, ou des ruines, de ce discours libéral influencé par les États-Unis, autour de la menace extérieure.

Par exemple, ce discours sur la menace extérieure ne suffit peut-être tout simplement pas à faire avancer la militarisation des sociétés européennes. C'est pour ça qu'on voit autant de... enfin, ce n'est évidemment pas la seule raison, il y a aussi la dégradation des conditions matérielles... C'est pour ça qu'on voit ces manifestations. Et si vous vous dites : « Bon, d'accord, nous allons chercher ces groupes qui, eux, n'adhèrent pas vraiment à ce discours libéral, mais plutôt à un discours identitaire », eh bien, j'imagine que c'est la stratégie derrière tout ça. Se dire : « D'accord, nous

avons besoin que l'Europe accélère la militarisation. Alors voilà les gens que nous appelons les rebelles. Moi, je les appelle des spécialistes de la violence. Ils essaient de les trouver, de les appeler... »

Et enfin, j'aimerais aussi ajouter que je ne dirais pas exactement que les États-Unis, ou l'appareil sécuritaire, et ainsi de suite, n'ont aucune idéologie. Au contraire, précisément parce qu'ils constituent, pourrait-on dire, la sphère de contrôle ou de commandement de l'empire dirigé par les États-Unis, ils portent, dans le contexte du capitalisme, de l'impérialisme, et cetera, l'idéologie du capitalisme lui-même. C'est une idéologie dichotomique, fondée sur l'opposition entre les barbares et les civilisés, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, et ainsi de suite. C'est l'idéologie fondamentale, qu'ils en aient conscience ou non. Et bien sûr, il y a aussi ces forces structurelles qui découlent du système lui-même.

Et enfin, je dirais même que, quand on parle d'États-civilisations et tout ça, c'est vrai qu'ils n'ont pas d'idéologie. Mais je dirais qu'ils ont tout de même quelque chose qui... enfin, ce n'est pas moi qui l'ai inventé, c'est un concept issu de la sociologie de la connaissance. On appelle ça le cadre d'orientation. Il se fonde sur la question suivante : quels actes, quels comportements, quels schémas comportementaux observons-nous ? Et qu'est-ce que nous pouvons en déduire, quant à ce qui les motive réellement ? Quelles sont les valeurs directrices et les manières de percevoir qui les sous-tendent ? Donc, au minimum, les États-civilisations ont, je dirais, un cadre d'orientation. Ce n'est peut-être pas la même chose qu'une idéologie à proprement parler, comme les groupes peuvent avoir une idéologie. Est-ce que j'ai oublié quelque chose ? Non. Voilà, ce sont simplement mes réflexions sur le sujet parce que, oui, je l'ai étudié.

#Arta Moeini

Merci.

#Pascal

Si vous souhaitez y réagir.

#Chris Mott

Oui, juste brièvement. Je ne dirais pas que l'État civilisationnel n'a pas d'idéologie. Je pense plutôt que l'idée, c'est que l'État civilisationnel se situe au-dessus et au-delà de l'idéologie. Ce n'est pas la même chose que de ne pas en avoir. Les idéologies vont et viennent, mais l'État civilisationnel, lui, demeure, parce qu'il ne repose pas simplement sur une idéologie. Un État bien plus fragile, qui n'a pas d'ancrage historique, comme l'Union soviétique, par exemple, s'effondre si l'idéologie s'effondre. Donc, ce serait différent. Ce serait une autre chose.

#Radhika Desai

D'accord, merci pour cette série de présentations très stimulantes. Là encore, il y aurait tellement de questions à poser, mais je vais me limiter à une seule, ou peut-être deux. La première : comment définissez-vous un État civilisationnel ? Et deuxièmement, j'aimerais avoir vos commentaires sur le point suivant. Cette année marque le deux cent cinquantième anniversaire des États-Unis, de la Déclaration d'indépendance, et ainsi de suite. L'historien Gerald Horne a écrit, en fait... Il décrit mille sept cent soixante-seize comme une contre-révolution, entreprise précisément pour préserver l'esclavage, que les Britanniques risquaient alors d'abolir, ou vers l'abolition duquel ils commençaient à s'orienter. Donc, si on y réfléchit, les États-Unis sont en réalité une création relativement moderne d'une oligarchie esclavagiste... une oligarchie esclavagiste, pardon, j'avais aussi deux ou trois autres mots en tête. Oui, une oligarchie esclavagiste, patriarcale. Alors, pourriez-vous commenter cela ?

#Chris Mott

Je peux l'entendre. J'ai souvent entendu cette théorie et, étant plutôt de gauche, je l'ai examinée très sérieusement quand j'étais plus jeune. Mais je connais très bien l'histoire américaine, et je suis totalement en désaccord avec elle. Ce n'est pas parce que je me dirais : « Oh, je défends le patriotisme. » C'est juste que je trouve que c'est une vision très étrange et très réductrice. Tous les États ne dépendaient pas d'une économie de plantation. Et, à cette époque-là, l'Empire britannique n'avait pas réellement aboli l'esclavage. Cela s'est produit des générations plus tard. Ils en parlaient parce que William Wilberforce était là, mais ils ne le faisaient pas encore réellement. Rien n'était concrètement engagé.

Et ce qui est intéressant, et qui, pour moi, discrédite complètement ce récit, c'est que les États les plus pro-patriotes — c'est ainsi qu'on les appelait, par opposition aux loyalistes pro-britanniques — étaient ceux de la Nouvelle-Angleterre, qui avaient déjà commencé à abolir progressivement l'esclavage. Et quand le pays est devenu indépendant, la plupart des États de Nouvelle-Angleterre ont interdit l'esclavage immédiatement, dès leur premier acte, avant même la Constitution. À l'inverse, les États les plus pro-britanniques étaient les États du Sud, qui dépendaient entièrement de l'esclavage. Et bien sûr, plus tard, pendant la guerre de Sécession, la Grande-Bretagne soutiendrait — pour d'autres raisons, évidemment — la tentative du Sud de devenir un pays indépendant. Donc, je n'ai jamais adhéré à cet argument, quel qu'il soit. En revanche, il s'applique clairement au Texas qui s'est séparé du Mexique. C'était une révolution pro-esclavagiste.

Mais moi, je n'y crois pas. Parce qu'au fond — et j'en parle un peu dans le chapitre de mon livre qui va paraître dans l'ouvrage de Pascal, « Future Neutrality » — l'identité et les intérêts américains s'éloignaient de ceux des Britanniques. Ils devenaient ce qu'on appellerait aujourd'hui anti-mondialistes. Ils voulaient garder le contrôle local de leurs finances, et ils ne voulaient pas faire partie de ce système de l'Empire britannique où, en gros, tout allait à Londres. C'était plus important. Il y avait des éléments favorables à l'esclavage dans la Révolution américaine, mais il y avait aussi des éléments opposés à l'esclavage, tout comme dans l'Empire britannique. Donc je ne pense pas que ce soit, de près ou de loin, la question centrale. Et honnêtement, je ne pense pas que

l'Empire britannique aurait aboli l'esclavage s'il avait gagné la guerre et conservé les Carolines. Ou alors, cela lui aurait pris beaucoup, beaucoup plus de temps.

Comme nous le savons tous, ils ont bien remplacé l'esclavage par le système des coolies. Donc, de toute façon, il y avait aussi cette dimension : obtenir de la main-d'œuvre gratuite. Mais, pour répondre à votre autre point, j'avais prédit que cette question reviendrait. Comme je ne voulais pas lire tout mon texte mot pour mot, je l'ai gardé pour les questions-réponses. J'ai toutefois une définition de ce que je considérerais comme un État civilisationnel. Arda peut ne pas être d'accord avec moi, s'il le souhaite. J'ai écrit : « L'État civilisationnel n'est ni une entité idéologique, religieuse, universelle ou nationale. C'est plutôt l'interconnexion de multiples influences culturelles au sein d'une relation unique et durable, liée par la géographie et le mode de vie, sur une échelle de plusieurs siècles. » Donc, évidemment, ce genre de choses a existé par le passé. Et parfois, comme d'autres États, elles disparaissent. Mais elles semblent avoir une longévité supérieure à celle de la plupart des formes étatiques.

#Arta Moeini

Oui, non, je suis d'accord avec la définition de Chris. Je veux dire, l'une des choses sur lesquelles nous devons nous concentrer, c'est simplement de regarder la carte de ces petits États. Enfin, nous avons parlé des petits États. Beaucoup de ces États-nations ont été créés dans le cadre de cette forme d'internationalisme wilsonien, puis après la Seconde Guerre mondiale. En réalité, beaucoup de ces États ont été motivés par une volonté américaine — et auparavant britannique — de perturber ces espaces civilisationnels historiques, qu'on appelle aussi des empires, et de créer de nouvelles entités facilement manipulables par l'Amérique. Et aujourd'hui, l'Amérique utilise exactement le même modèle et le même cadre en Europe. Donc, c'est quelque chose de très durable.

#Aghogho Akpome

Très bien, merci, messieurs. Arta, j'ai trouvé votre déconstruction de Rubio très juste. Je suis, dans l'ensemble, d'accord avec ce que vous dites. Et ma question s'adresse à vous deux. Vous commencez donc par mettre en lumière la tentative de Rubio de s'approprier la notion de civilisation pour qualifier ce projet. Puis vous faites quelque chose de plus risqué : vous vous aventurez à définir ce qu'est un État civilisationnel. Que répondriez-vous à l'idée que ce concept est, là encore, une autre création, peut-être très problématique, de la philosophie occidentale ? Je suis sûr que vous avez entendu les arguments sur le mythe de la civilisation.

C'est de nouveau quelque chose auquel les gens peuvent aspirer. Et cela aide, comme vous l'avez très brillamment montré, à masquer des projets plus banals, plus contraires à l'éthique, plus fous, plus monstrueux. Alors, face à cette montée en puissance, dans les discours, de l'État civilisationnel, est-il possible de protéger cette idée — qui, à mon sens, est une idée noble, une idée logique — pour éviter qu'elle soit usurpée, récupérée par ces projets ? Et comme Nell l'a dit, ces idées trouvent un écho. Elles trouvent un écho. Toute l'idée de civilisation, je veux dire... c'est l'une des idées

intellectuelles les plus puissantes sur lesquelles l'esclavage et la colonisation se sont construits. « Nous allons civiliser les sauvages. »

#Arta Moeini

Merci. Permettez-moi de dire quelques mots. Je pense que c'est une question très importante, parce qu'elle met le doigt sur une sorte de clivage conceptuel auquel nous devons nous attaquer. Le mot « civilisation », avec un grand C, tel qu'il a été employé, notamment tout au long des projets coloniaux, renvoie à ce type de projet impérial colonial. Un projet qui considère la civilisation et affirme qu'il n'existe qu'une seule civilisation universelle. Qui affirme que le monde occidental a un accès particulier à cette civilisation et qu'il va donc développer le reste du monde selon ces modèles.

Le modèle que nous développons, vous savez, de manière indépendante et ensemble, s'oppose directement à cela, parce que ça n'a jamais été... Il existe donc une compréhension historique et empirique de la civilisation, qui s'intéresse à l'anthropologie philosophique et à l'anthropologie humaine. Elle montre comment, dans certains endroits, nous développons des nations, et les nations existent bel et bien. Dire que nous devons, par exemple, considérer le monde comme un ensemble d'États-nations égaux, c'est une posture idéologique. Car il existe des États civilisationnels, des États impériaux, des États continentaux, et des États-nations. Donc, le monde ne sera pas composé uniquement d'États civilisationnels, pas plus qu'il ne sera composé uniquement d'États-nations.

Mais la manière dont ces États se différencient, le paradigme conceptuel même des civilisations et des ensembles culturels, se situe dans une sorte d'entre-deux. Entre une posture anti-universaliste, qui permet de valoriser les particularités, et une forme de conception hiérarchique présente dans l'ordre régional, qui permet une multiplicité collective, incarnée concrètement. Et cela permet, vous savez, quand vous allez, par exemple, quand vous venez en Chine, de constater que différentes réalités sont vécues. Donc, je remets en cause les idéaux humanistes des Lumières, dès lors qu'ils prétendent à l'universel. Je suis probablement la personne la plus anti-universaliste que vous puissiez trouver. Désolé.

#Aghogho Akpome

Ce que je veux dire, c'est que j'adhère à votre interprétation. Mais est-ce que vous n'alimentez pas un feu ? Est-ce que vous ne participez pas à un discours dont vous ne pourriez pas contrôler l'évolution ?

#Chris Mott

Non, parce que nous répondons à Rubio et que nous contestons ce qu'il dit. C'est lui qui a lancé cette discussion, et nous voulons y mettre fin.

#Arta Moeini

Mais je veux dire... c'est aussi quelque chose que nous, je pense, beaucoup... Moi, je suis réaliste. Chris est réaliste. Et je pense que les réalistes doivent comprendre comment s'éloigner de ce genre de cadres idéologiques hérités de l'histoire, et de tout le reste. Et ce qui se passe aujourd'hui, c'est que nous mettons cela en lumière parce que c'est la réalité. Cette idée de culture, de réalisme culturel et de civilisation, j'écris là-dessus depuis trois ou quatre ans. La droite — ce genre de droite — s'en empare parce qu'elle manque de toute intégrité intellectuelle et parce qu'elle n'a pas de véritable socle idéologique sur lequel s'appuyer.

Et donc, parce qu'il veut protéger... enfin, c'est une réponse aux frustrations liées au déclin américain. C'est donc quelque chose qui permet cette nouvelle carte, où l'Europe et différentes parties du monde peuvent être soumises. Mais cela crée aussi cette nouvelle... vous voyez, comment dire... Et encore une fois, on le voit dans les discours de Netanyahu. Il y a beaucoup de parallèles entre ce que dit Bibi Netanyahu et ce que dit Rubio, n'est-ce pas ? Il parle de civilisations et d'Amalek. Il dit qu'il faut... vous savez, il ajoute à cela une sorte de langage biblique. Il y a une raison à tout cela. Et mon propos, c'est que tout cela masque la différence réelle, comme réalité ontologique de l'expérience humaine.

#Alexander Mercouris

Oui.

#Arta Moeini

D'accord.

#David Gibbs

D'accord. Je suis désolé. Je dois partir ? Oui. Très bien. D'accord, d'accord. Bon, bon. Je vais faire très vite. Vous savez, le discours de Rubio est, je suppose, intéressant, en ce qu'il soulève la question suivante : de quelle manière, et dans quelle mesure, la politique étrangère de Trump est-elle fondamentalement différente de ce qui l'a précédée ? Exactement. Et je dirais que, sur le plan rhétorique, ce qu'il établit, c'est qu'il affirme franchement que la politique étrangère américaine repose sur une combinaison de... je ne sais pas... d'intérêt personnel, de violence, et de condescendance culturelle, voire raciale. D'accord ? Et c'est très différent. — L'exceptionnalisme américain. — Pardon ?

#Arta Moeini

L'exceptionnalisme américain.

#David Gibbs

Eh bien, peut-être. Même si l'exceptionnalisme américain, au sens de : « Nous sommes supérieurs, nous sommes meilleurs », là encore, culturellement, peut-être même racialement... c'est très différent de la rhétorique du passé. La rhétorique d'avant Trump, disons de mille neuf cent quatre-vingt-dix jusqu'à Trump, c'était l'altruisme. La politique étrangère américaine consiste à protéger les plus faibles, à faire avancer la démocratie, ce genre de choses. Sur le fond, je dirais qu'il n'y a aucun changement, franchement. Je dirais que c'est la même chose. Mais, sur le plan de la rhétorique, il y a une différence. On pourrait dire que, dans un certain sens, la politique étrangère de Trump est préférable parce qu'elle est plus honnête. On pourrait donc dire que la politique étrangère américaine a toujours reposé sur l'intérêt personnel, la violence et la condescendance, et sur rien d'autre. Et si c'est le cas, pourquoi ne pas le dire franchement ? Merci.

#Pascal

Revenons rapidement sur votre commentaire, et puis...

#Ulrike Guerot

Oui, j'ai aussi une question. D'abord, je contesterais l'idée que les Américains puissent un jour, un jour, devenir une force civilisatrice. Tout simplement parce que tant qu'on tue des gens, on ne sera jamais civilisé. Et cela vaut pour toutes les autres nations. Je veux dire, s'il s'agit d'un projet civilisationnel, alors la peine de mort n'est tout simplement pas une avancée civilisationnelle. Et je pense que cela vaut pour toutes les nations. Voilà pour le premier point. Le second, c'est que, oui, je nierais que les Américains — qui ne sont qu'un jeune projet de surextension militaire et fiscale, et rien d'autre — soient une civilisation chinoise, indienne, perse, maya, ou autre, enracinée depuis cinq mille ans. Même si je compte l'Europe, avec Athènes et l'Acropole, Jérusalem et Rome.

Donc ça, c'est le premier aspect de ce que je dis. Mais le deuxième, c'est que tout cela nie la république. Si l'on revient à la théorie politique, à cette question de civilisation, qui repose sur la culture, ce n'est pas simplement : moi, je suis ici, vous, vous êtes là-bas. Oui. Mais deux mille ans de pensée politique posent la question suivante : comment organise-t-on la politique ? Et le terme pour cela, c'est la république, c'est la chose publique. Et c'est le cas partout. Ce n'est pas anodin que les Iraniens aient la République islamique d'Iran, que les Indiens aient la République de l'Inde, que nous ayons beaucoup de républiques en Allemagne, et que Hannah Arendt ait écrit sans cesse sur la république, et non sur l'État-nation.

Donc, l'État-nation, puis maintenant cette espèce de... je ne sais quelle chance civilisationnelle qu'on y superpose, je pense que c'est simplement un retour à la distinction entre les gens. Et ça s'éloigne de la première phrase sur l'humanité : tout le monde naît libre et égal en droits et en dignité. Puis Hannah Arendt arrive et dit : non, évidemment, ce n'est pas le cas. Mais la politique est là pour que cela le devienne toujours davantage. Donc, je veux dire, je me demande simplement : dans toute cette histoire de puissance civilisationnelle, où est Kant ? Où est le projet de paix perpétuelle, qui est fondamentalement la république mondiale ? Vous voyez ? Oui.

#Arta Moeini

Oui, très rapidement, je suppose. Je ne crois pas qu'il y aura un jour une république mondiale. Je pense aussi que les exemples indien et persan, par exemple, ou même l'exemple chinois, l'intériorisation du système républicain dans ces régions, faisait partie de l'hégémonie occidentale. Deuxième point, David, je dirais que je suis d'accord avec tout ce que vous avez dit. Mais c'était essentiellement le postulat de mon intervention : il n'y a pas vraiment de différence qualitative entre ce que fait Rubio et ce qui se faisait avant lui. En revanche, je pense que la rationalisation est importante. Je pense que la raison pour laquelle ils la justifient de cette manière, plutôt qu'au nom de la démocratie, de la liberté, ou autre, compte et a une signification.

Moi aussi, j'oublie qui l'a dit, mais j'ai tendance à croire qu'en réalité, l'Amérique n'est pas une civilisation et ne le sera jamais. C'est une expérience unique, sui generis, qui mènera à un État continental. Un État continental, c'est une nouvelle catégorie que nous n'avons jamais connue auparavant. C'est en fait ce qui rend l'Amérique unique. Nous ne sommes pas obligés d'enfermer les pays dans le carcan des États-nations ou des civilisations. Nous devons comprendre ce qu'est chaque État, et ce que cela signifie. Et le paradigme civilisationnel est un cadre d'analyse. Je ne dis pas que les civilisations sont, par nature, bonnes ou mauvaises. Les civilisations peuvent tuer des gens. Elles peuvent aussi être bonnes. Je défends une compréhension empirique du relativisme ultime, qui existe réellement et qui définit la vie humaine.

#Chris Mott

Et juste rapidement, je dirais que tout l'enjeu, ici, c'est qu'il n'existe pas de système universel. Et tenter d'en suivre un risque davantage de nous mener au conflit que de l'empêcher. La diplomatie repose sur l'acceptation des différences. Ce qui veut dire que cette attitude nord-atlantique selon laquelle tout le monde finirait par devenir un humaniste des Lumières, ça doit disparaître. Enfin, comme toute autre religion mondiale doit disparaître. Cela empêchera l'émergence d'une véritable stabilité, fondée sur la négociation entre les peuples. Et je pense que, dans un monde multipolaire, ceux qui auront le plus de mal avec cela seront les gens qui croient — et qui sont, en pratique, des militants des droits de l'homme et des missionnaires — parce que c'est un monde qui les rend, en pratique, sans pertinence.

#Pascal

Merci beaucoup, mes amis. Très beau travail.